

POÈMES PUBLIÉS ÇA ET LÀ
DANS DIVERSES REVUES
ET INÉDITS

INSOUCIANCE

Ils tournent en guêpes folles
Aux jardins des dimanches
A quatre heures
Assourdis de rires
Volant le soleil
Années de premières soifs
Des longs étés
Des trottoirs poudreux
Sans dard, sans ailes de soie
Coulant l'huile des élus
Sur leur chevelure de vent
Ils tournent en guêpes folles

CFD – décembre 1965

ETREINTE

Accouplé à la balançoire matinale
Des soleils et des lunes
Des vents et des brumes
Des étoiles et des terres couronnées d'eau
D'herbe sèche ou fleurie,
Je vais à l'Universel comme à la maison

CFD – mars 1966

A bouche que veux-tu
L'herbe à la lèvre de sang
Fraise sur tige
A bouche que veux-tu
J'étreins tout au passage
Les clins d'œil solaires
Et les averses des aubes
La mort et la vie et l'amour
Tout comme les bras des moulins

CFD – mars 1966

Largement ouvertes sur les cieus en pantalons de nuit
Les bouches savourent leur dernier repas
Sans souci des chutes à venir
Et cachée dans cette étoile que l'enfant montre du doigt
La lumière coulera en lambeaux de lèpre
Alors
Les alléluias comme ceux de 89
S'élèveront
Alors
D'un sang chaud ils feront fournitures de charcuteries
Ouvertes aux clients d'un avenir rouge
Et les amoureux n'auront plus de bancs
Et les oiseaux n'auront plus d'arbres
Il y aura un seul arbre
Un seul banc
Il y aura un seul sang
Un seul drapeau
Et les cieus seront dévêtus
Le temps des saveurs sera révolu

Marginales – N°106 – avril 1966

DECOUVERTE

Ne plus tricher aux creux des assentiments
Il n'est à dire que des Oui
A nier que des Non
Inutile la recherche de l'étincelle
Il n'existe que le vent

Le Journal des Poètes, avril 1966

TRIOMPHE MATINAL

Elle aura des jambes nues
Qui sembleront voler sur des plages d'herbe
Et l'oiseau se muera en baisers de pluie
J'accompagnerai ses désirs
Aussi loin qu'elle le voudra
Et nous ne prendrons la route qu'une fois
Là nous resterons en un gisant doublé
Qui suivra la brise et la vague
Dans leur balançoire matinale

Le Journal des Poètes, avril 1966

REEDUCATION

On m'avait demandé l'heure et je l'ai donnée
Empruntant à l'éternité ses décors intimes
On m'avait appris à lire et j'ai lu les décrets
Mutilant les corps et les jeux
On m'avait dit
Marche
Et marchant en rang j'ai oublié de voir les printemps
De manger les feux
De boire les matins
On m'avait dit
N'oublie pas qu'il y a des rails
Des horloges
Des professeurs
Des gendarmes
Et sagement je l'ai cru
Maintenant je boite
Je m'essouffle et je balbutie
Les clefs n'ont plus de serrures
Il n'y a plus d'amour qu'au bordel
D'eau qu'aux fontaines
De feu qu'aux réverbères
Les révolutions sont révolues
Sourires et regards hygiéniques en devanture

Le Journal des Poètes, avril 1966

Jésus l'Indien décapité par Jésus le Juif
Lui-même outragé par Jésus le Dieu sacrifié
Ses frères les Jésus cosmopolites sont en vacances
Jusqu'au retour prévu
La toupie tourne toujours
Les cadrans illuminés annonceront les débats
Mais j'ai peur que les priseurs n'y soient plus
Jésus collectifs
Jésus les Oints des étoiles
Jésus les Messires le Christ
Les sauveurs se sont sauvés pris en flagrant délit de vente à la sauvette
Jésus les vitraux
Rouges Jésus Verts Jésus
Polychromes jésusiques
En vente aux paradis perdus
En attente aux objets trouvés

Dire (revue européenne de poésie de Jean Vodaine), été 1966

L'ETERNITE INACHEVEE

J'ai l'âge qu'il faut au cadran du zodiaque. J'ai désappris les rigueurs militaires, gardé les relents maritimes embaumant mes réveils ; je fus un vigoureux marin de Sa Majesté la République. J'ai beaucoup voyagé à la proue des bateaux ; de 1957 à 1963, les lueurs océanes ont vu mes levers à Tahiti, mes couchers en *Papouasie*, mes frasques à la pointe extrême des terres australes ou sous les cocotiers des *Antilles*, de belles après-midi à *l'Île du Levant*. Turbulences sombres, vagues de l'adolescence finissante, je fus jeté sur le récif aigu de la solitude. 1963-66, l'au-delà et ses fluides m'ont embarqué pour le Ciel où j'ai tenté la part crédule nichant en moi : ascèse des langues mortes ; dépassé, le but assigné s'estompa, disparut. Dieu-ailleurs devint un filigrane. 1966-67, linge ample au dos, me voici aux *Himalayas*, aux bords de *Tibériade*. *Inde, Israël*, mes appuis me haussant hors des affres du doute ; parfaire la solitude. Survivre ! Monter à nouveau les coupées des bateaux blancs : *Marseille, Alger, Dakar*, longeant l'ouest africain, remontant l'est jusqu'au *Natal*, direction *Colombo, Bangkok, Singapour, Manille, Hong-Kong, Kobé, Yokohama... Tokyo* au bout d'un métro sans fin ! Il y neigeait en ce septembre 67. Le temps d'une rencontre : lointaine Kuniko ; le navire vira de bord vers le retour. Mai 68 : le roulis social ne m'atteignit pas. D'une fulgurance printanière, une femme surgit m'accompagnant jusqu'au *Mali*, sursaut exotique... et des enfants... N'est-ce pas d'enfance qu'il faut parler, du vol insignifiant de la poésie-papillon ?

Champ social, mars 1976

Berceau
Lieu de ma démesure et
L'on m'a borné où confinent les rêves les moins hardis
Enfance-chambre d'explosion et
L'on a mis des menottes à mes caresses
Virtualité passée au crible des gabarits
Il ne resta bientôt
Qu'un cul-de-jatte manchot gavé de chocolat

Champ social, mars 1976

PROSAÏQUEMENT

Qu'a-t-elle donc fait notre enfance que nous la harcelions si impudemment ? Quand le poète aspire profondément la multitude parfumée de l'enfance, on le raille ; il vacille, s'enfoncé-t-il dans le flou, l'opacité ? Il hurle alors la joie bleue des lumières. Réduit aux songes, le poète tairait-il l'enfance ? Tendresse trahie, l'enfance serait-elle un catalogue, une période, un stade ? Alors qu'elle est projet à elle-même. Où trouver l'enfant endormi dans son geste, oiseau à la fourche de l'arbre ? A l'air libre ! Je propose : quiconque interpellé par ses effluves d'enfance sera professeur de liberté ; diplôme ? Les arabesques sur le sable chaud des vacances. Je propose le manifeste poétique de l'enfance : perdre du sérieux comme l'on perd du poids.

Extraits de Champ social, mars 1976 et de Le Père Jules de septembre 1991

TRANSHUMANCE

J'entends parler en moi mes sangs singuliers : arverne volcanique, Vénète des confins, voyageur sémite, multiples inconnus, ibères ou druidiques. Je passe du Pont-Euxin à l'alpage des Margerides et fais escale en Istrie. La carte du monde drape l'avenir comme elle lange mes origines.

Le Père Jules, décembre 1992

NOUS SOMMES TOUS DES POETES

La poésie – cette indéfinissable jouissance de l'esprit, cette nostalgie, cette joie, cette souffrance, mais cette sérénité accomplie – nous laisse au front la couleur du crépuscule, aux doigts le safran du lys. Jamais elle ne nous laisse dans l'errance mortelle. La boucle au front de l'enfant, la paupière pudique de l'adolescente, la balançoire de la bergeronnette, la brume habitée de l'étang, le désir aigu... nous les avons éprouvés ; nous sommes tous des poètes.

Le Père Jules, décembre 1992

Aux confins de l'enfance, je ne m'associais pas au crime contre les blés et l'avoine fléchissant sous la brise, contre les bœufs poursuivis de mouches, contre les tables de bois tachées de vin, en ce temps je me levais tôt pour un projet quotidien : voir l'abeille au sortir de la ruche, boire le lait de la traite matinale, entendre les aboiements du bâtard et sentir le lever humide de mon premier émoi.

Le Père Jules, février 1993

Enfance, à la lecture du jardin j'apprends la patience. Au fond, dans l'angle du soleil, le seringa fait la nique au vent du Nord ; Le ciel porte un oiseau : large envergure, ample vol emplumé de noir et de blanc ami du soleil.

Le Père Jules, février 1993

C'ETAIT AVANT

Il suffisait de m'asseoir et d'attendre la vie passant. Tous les jours fête. A lancer dans l'eau du bassin le gravier du jardin, je donnais des cercles à la géométrie ; je secouais le noisetier et j'étais sorcier et, sans douter un instant, j'ordonnais aux nuages d'établir leur ombre sur mes journées torrides. Je choisissais une flaque de pluie que, d'un saut de pieds joints, je muais en embruns. J'avais... dix ans ? Les trous aux genoux, un pull étroit. Le grand télescope de l'enfance, miroir au quadruple foyer, ouvrant le regard aux démunis de l'iris, m'emmenait d'un trait de lumière jusqu'à la nuit. C'était avant. Ce soir... ce soir, c'est moi qui passe encore et encore, tentant de plier le coudrier, d'entrevoir le nuage lascif et de dérober d'un mouvement de narine la furtive odeur des pêches de vigne.

Le Père Jules, septembre 1993

Enfant
Je suivais les veines du ciel
Grands arbres couchés sur l'horizon
Donnant son blason au soleil

Le Père Jules, septembre 1993

HAGOSCHRIM

La plaine s'élargit vers le Liban. Du Golan, l'œil libre d'aller et venir, je lie les paysages comme un vannier. Les vergers d'agrumes – *pardès* moirés – les étangs, les roches antiques s'allient. D'une émotion, je sais où je suis.

Le Père Jules, février 1993

Les bris du soleil, survivent-ils à notre hiver ? Les feuilles tombées d'hier exhale déjà le buis. Sous le tapis de la clairière, les premières châtaignes portent l'eau à la bouche. Comme ça, en plein front, les rides nous assaillent. Comment négocier l'hiver ?

Le Père Jules, février 1993

Quand le corps tiédit
Inaccessible
La joue quête sur l'oreiller
Le coin frais du repos
On ne sait plus
Alors
Si c'est le levant
Ou le couchant qui borde le soleil

Le Père Jules, mai 1993

M'évertuer
Attente sereine
Intime certitude
Lire le grand signe
Là-bas
Là-bas loin là-bas
Poindra la lumière

Inédit, mars 2011

Bref frisson
La vie détale vers la pénombre
Rien n'a plus de prise
Un signe, une ombre à l'horizon ?
Nulle brise
Immobile, obscure la vie s'écarte
Le froid l'emporte
La pierre borne la frontière
Soudain
La lumière

Inédit, mars 2011

TEXTE ECRIT A L'OCCASION DE LA PARUTION DU RECUEIL

« LE SOMMEIL DE L'ARBRE » EN 1992

Après avoir rendu à l'enfance la liberté de m'atteindre quand je la fuyais, après avoir accepté la peur des naufrages, après avoir lu dans les années 60 « L'arc et la lyre », rencontrant ainsi Octavio Paz, je me suis laissé traverser par la poésie ; elle qui donne accès au dépassement de soi parce qu'elle révèle plus qu'on entrevoit de soi-même. Mais dépassement ne signifie pas *se passer de soi* ou *passer à côté de soi* ou bien *se fuir*, cela signifie au contraire se rencontrer sans effroi, s'assumer *tel qu'on s'apparaît*. Elle mène à l'essentiel, humanise et enseigne qu'il ne faut pas « *poéter* » plus haut que son séant. Parmi les innombrables images qu'elle génère, la poésie dévoile celles qui élèvent et conduisent à l'universel, la demeure commune. Elle fait partie intégrante de la spiritualité. Elle lie – relie quand l'oubli a fait effet – à l'enfance et prévient de la vieillesse qui point au front. Elle tempère la hargne qui sourd, chasse l'obscurité du cœur. Elle rend familier l'autre, découvre l'altérité et ainsi *altère* dans le bon sens, c'est-à-dire *rend autre* pour précisément *connaître l'autre*. Elle dit que *soi-même est l'autre de l'autre* ; elle réconcilie. Elle atténue la bestialité qui habite les élans vers le corps différent. Elle introduit dans l'Absolu en le rendant Relatif. Elle fait passer du mot à la parole, parfois *La Parole*. La poésie est un paradoxe viable.

Claude Donadello, 1992